

ForeverBook

Des circonstances tout à fait particulières m'ont conduit à être le témoin privilégié et même, peu à peu, l'acteur d'une aventure humaine incroyable et inédite. Puisque c'est bientôt la fin pour moi, j'ai décidé d'écrire mon histoire afin qu'elle puisse servir d'enseignement et de mise en garde pour les générations futures, avides de progrès, si toutefois quelqu'un me lit un jour...

Tout a commencé pour moi par une rencontre, une de ces belles histoires qu'on ne trouvait autrefois d'ordinaire que dans les livres. Ah les livres... Alors qu'enfant un profond silence régnait chez moi et qu'au dehors personne ne s'intéressait particulièrement à ce que je disais, c'est avec eux que j'appris à communiquer. C'est grâce à la littérature que je ne suis pas devenu complètement fou, que je me suis forgé une personnalité, que je suis devenu un scientifique tourné vers l'avenir mais passionné aussi par le passé. Clin d'œil du destin, c'est aussi grâce à un livre que, ce samedi soir, ma vie allait changer de façon durable, et même... éternelle. La première fois que je l'ai vue, j'ai su que Martina était une femme exceptionnelle. J'avais suivi une bande de copains, Bob, Eddie, Yan et Tristan, dans cette soirée au Katalyst, un bar à la mode. C'est à cause de leur insistance mais aussi par politesse et par lâcheté que j'étais venu. Au cœur de la nuit, alors que mes potes se déchaînaient sur la piste de danse ou se déchiraient au bar j'étais, pour ma part, assis bien sagement dans un coin de la boîte, sirotant mon *Long Island Ice Tea*, un élément festif que j'avais concédé à mes amis. Ces derniers m'avaient incité à le boire car, disaient-ils, ça relaxe, ça rend joyeux et on ne sent pas le goût de l'alcool. Je savais qu'ils faisaient cela pour me changer les idées.

ForeverBook

J'étais encore sous le coup de ma séparation avec Kyoko quelques mois plus tôt et n'avait guère la tête à m'amuser, mais j'avais aussi envie de leur faire plaisir, de les remercier pour leur inaltérable amitié. Ces deux gros malins avaient évidemment en tête l'aspect désinhibiteur du breuvage. Sans vouloir faire l'apologie de l'alcool, je me dis rétrospectivement que bien leur en prit. Alors que la fête battait son plein, mon regard croisa par hasard celui de cette jolie femme brune assise posément devant un cocktail coloré. Elle était entourée d'un groupe d'amies, toutes aussi belles les unes que les autres mais je ne voyais qu'elle, dans sa belle robe à paillettes. Je la remarquai tout de suite car il y avait quelque chose de spécial chez elle, un côté à la fois beauté inaccessible et bonne copine, un truc unique qui attirait et dissuadait en même temps. Sans alcool, la dissuasion l'aurait clairement emporté. Nos regards se croisèrent plusieurs fois et, chaque fois, son sourire se matérialisait un peu plus sur son doux visage. En l'observant et la détaillant, j'aperçus un livre qui sortait de la poche de sa veste. Quelle idée d'amener un tel objet dans une soirée pareille, me demandais-je ! Je fus immédiatement séduit par le fait qu'il s'agissait d'une de ces versions papier qu'on ne trouvait plus que dans les « boutiques de nostalgie ». Il ne m'en fallait pas plus pour, le thé glacé à la mode de Long Island aidant, m'approcher et engager audacieusement la conversation en évoquant le contenu de sa poche. Elle se saisit fièrement du livre et me le tendit. Il s'agissait d'une version non adaptée ni censurée des Mémoires d'outre-tombe. J'aimais Chateaubriand, l'auteur de l'ouvrage, et cela me fournit une ouverture parfaite pour entamer ce qui se métamorphosa rapidement en une passionnante discussion. Sautant les banalités et préliminaires de politesse, nous passâmes rapidement d'un sujet à l'autre, d'un écrivain à un poète, via de belles transitions qui nous firent sourire et créèrent une complicité immédiate. J'étais accro. Au bout de quelques minutes nous n'étions même plus gênés par le bruit infernal de la musique et ignorions complètement les sollicitations de nos entourages respectifs pour aller danser ou faire Dieu sait quoi d'autre. Fasciné par sa personnalité et son charisme mais, l'esprit passablement

ForeverBook

embrumé, j'avais du mal à me concentrer sur ce qu'elle disait. Ses amies l'ayant également fait boire, elle n'y vit que du feu. Je souris en me disant qu'elle remarquerait quand même aussi un peu ma flamme. J'étais lancé avec elle dans une longue comparaison des différentes cultures du 20^e siècle quand mon pote Bob vint me taper sur l'épaule avec insistance pour me dire qu'il était temps de rentrer. Je réalisai alors que la fête était déjà finie et que je l'avais donc passée à boire et surtout à parler avec ma mystérieuse inconnue. C'est en lui disant au revoir, alors qu'elle se levait, que je pris conscience que c'était aussi une très jolie femme, avec sa silhouette d'actrice, ses traits fins et ses longs cheveux noirs, une vraie bombe disait-on autrefois. J'eus la présence d'esprit d'échanger mes coordonnées avec elle. Un exploit vu l'heure avancée et mon taux d'alcoolémie.

Lorsque, pris d'un élan d'optimisme qui ne me ressemblait guère, je la recontactai quelques jours plus tard, miracle ! Malgré l'alcool et ma lourdeur envahissante pendant la soirée, elle se souvenait de moi, manifestement en bien car elle consentit à ce que l'on se revoie. Je lui proposai de prendre un café le midi même, ce qu'elle accepta semblait-il avec joie. J'étais aux anges. Nous pûmes ainsi poursuivre notre conversation en reprenant le fil exactement où nous l'avions interrompu. Puis ce fut l'heure de retourner au travail, tous deux un peu frustrés d'interrompre une fois encore nos débats. Nous planifiâmes un dîner deux jours plus tard, puis un autre peu de temps après. Étonnamment nous ne fûmes pas victimes du syndrome du deuxième rendez-vous, qui, lorsqu'on met la barre très haut, se déroule souvent de façon catastrophique. Une intimité entre nous s'était tissée à la vitesse de l'éclair. Nous nous revîmes ainsi très souvent pour des marathons de discussions, d'échanges, de complicité et de rires. Comme c'était à prévoir, peu à peu, des sentiments au-delà de l'amitié naquirent. J'avais trouvé une fille splendide, drôle et intelligente et, une fois n'étant pas coutume, une que je ne saoulais pas avec mes histoires interminables ! Jamais elle ne me dit que je parlais trop, une constante pourtant chez mes précédentes petites amies. Martina sortait,

elle aussi, d'une relation compliquée ; elle était donc libre comme l'air et je me sentais béni des dieux. Nos conversations sans fin étaient pour moi le signe évident d'une adéquation complète entre nous. Au fil de nos discussions, nous nous découvriions de nouveaux points communs. La spirale était délicieusement infernale. Plus nous parlions et plus nous avions de choses à nous dire. Une relation intime se développa aussi en parallèle, mais, sans m'étendre là-dessus, disons juste que j'étais comblé au-delà de toutes espérances et expériences passées. Un bon copain qui me connaissait très bien me questionna un jour sur ma vie intime et me demanda si, même dans ces moments-là, nous parlions aussi. Un peu interloqué par sa question, je préférerais ne pas lui répondre mais, en racontant l'anecdote quelques temps plus tard à Martina, elle explosa de rire et me dit avec sa voix si douce : « On est *graves* quand même ! ».

L'avènement de l'Internet puis de l'Hypernet au début du 21^e siècle avait radicalement changé la relation que les gens avaient avec la culture. La connaissance détenue depuis toujours par une toute petite partie de la population était dorénavant à portée d'un clic. Il était maintenant possible pour chacun, grâce à un système de capteurs et d'oreillettes, de citer dans une conversation mondaine un auteur à point nommé, en temps réel, sans effort ni mémoire. L'infime fraction détentrice de la culture avait dû migrer vers d'autres réjouissances. La plupart étaient partis mener des recherches universitaires extrêmement pointues, telles que l'influence inexistante de Bernard-Henri Lévy sur les grands sujets du début du 21^e siècle. Certains autres se retrouvaient régulièrement dans des « rencontres déconnectées » où seul le plaisir de l'échange et du partage subsistait. J'avais tenté l'expérience une fois mais la population, ce jour-là, s'avéra un peu trop snob pour moi. Je ne donnai pas suite.

À l'occasion d'un voyage professionnel alors que Martina était l'incapacité technique de communiquer en temps réel, nous entamâmes une délicieuse correspondance « offline ». À son retour nous décidâmes de la poursuivre. Il s'agissait à la fois de continuer le

ForeverBook

plaisir de l'échange, mais aussi celui du temps long. L'objectif était de prendre le temps nécessaire pour apporter une réponse de qualité, structurée, agréable à lire, prenante et ouvrant, bien sûr, vers de nouveaux sujets, contrairement aux réponses courtes et rapides apportées dans les SMS du début du 21^e siècle. De plus, nous choisismes l'option de décaler l'envoi des missives de plusieurs heures l'idée étant, pour ces échanges privilégiés, d'empêcher entre nous toute tentation de dialogue en temps réel.

Passionnée comme moi de technologie, Martina s'était offert un petit gadget en forme d'électrode qui permettait prétendument d'influencer les rêves. Elle l'avait acquis dans la boutique de cadeaux d'un aéroport, juste avant son interdiction, car la babiole avait été rapidement détournée à des fins douteuses, voire pornographiques. Un soir qu'elle rentrait épuisée d'un voyage d'affaires, elle découvrit un long message de ma part. Elle n'eut pas la force de le lire et décida d'inaugurer son « Dreambeam » pour s'injecter mon courrier sous la forme d'un rêve. Le petit appareil allait transformer ma longue lettre en une aventure onirique (dixit le slogan sur la boîte). Martina me raconta le lendemain que l'expérience fut très étrange mais plutôt agréable. Plus étonnant : elle avait un souvenir très précis de l'intégralité du texte, comme si elle s'était amusée à l'apprendre par cœur.

Le travail de Martina l'accaparait beaucoup. Je n'avais pas complètement compris ce qu'elle faisait si ce n'est que cela se passait dans le monde des affaires internationales et que ça impliquait beaucoup de déplacements, souvent lointains. En revanche, je compris rapidement qu'elle gagnait bien sa vie, comme en témoignait sa générosité. Quand elle voulait refroidir les ardeurs des curieux qui la questionnaient un peu trop sur ses activités, elle se contentait de répondre un peu froidement : « Je travaille pour un gouvernement ». Le « un » plutôt que « le » dans sa phrase prenait ici une dimension mystérieuse. Avec ceux qui insistaient, elle mettait fin à la conversation en alléguant « Je ne peux pas vous en dire plus ». La

ForeverBook

menace voilée planant sur celui qui en saurait trop calmait les plus entreprenants. J'avais beau être son petit ami, je n'en savais guère plus que les autres. Quand elle me racontait des histoires survenues au travail, elle avait cette capacité de donner moult détails sans dévoiler le principal. C'était du grand Art, mais un peu frustrant pour moi quand même. Quand je l'interrogeais précisément sur le sujet, elle utilisait plus la métaphore que l'anecdote pour raconter ses journées. Sans me dévoiler vraiment les missions de chacun, elle me narrait les mésaventures de tel ou tel collègue dans un pays exotique, aux prises avec la mafia locale pour l'un, en conflit avec les militaires du coin pour l'autre. Leurs vies étaient de véritables romans. Si j'insistais vraiment elle me répondait avec sa voix d'ange : « Chéri, tu sais que je ne peux t'en dire plus, c'est mieux pour nous deux ! ».

De mon côté, mon travail de laborantin dans une grosse société pharmaceutique était purement alimentaire. Je complexais un peu en comparant ma vie avec les histoires incroyables de Martina car je n'avais que le quotidien de mes collègues à évoquer et ça n'était guère intéressant. Heureusement le cadre était tout à fait sympathique et les gens avec qui je travaillais étaient une bande de joyeux drilles qui ne rataient jamais une occasion de s'amuser. Je rêvais secrètement de travailler sur des projets passionnants, sauvant le monde, participant à des aventures humaines incroyables, bref d'accomplir tout ce qui figurait sur l'annonce originale du job. Je me contentais pourtant de passer de mon clavier à mes éprouvettes toute la journée, sans guère d'idée sur l'utilité de mon travail. Toutes ces raisons me poussèrent à chercher un autre emploi. Je voulais me sentir utile et avoir l'opportunité de revenir sur le devant de la scène côté anecdotes, afin de rivaliser avec les histoires de Martina. Consciente du fossé entre nos deux mondes professionnels, elle me reconfortait parfois d'une voix amoureuse en me disant qu'elle les aimait bien mes « petites » histoires, que ça la changeait.

Notre relation bascula véritablement dans le long terme quand nous réalîsâmes que la source qui nourrissait nos passions ne se tarissait